

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Zéropolis
Lieu commun
La Découverte du quotidien
De la décence ordinaire
Le ParK
L'Accumulation primitive de la noirceur
Chroniques mélancoliques d'un vendeur de roses ambulant

BRUCE BÉGOUT

On ne dormira jamais



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2017

“N’as-tu pas vu dans la fosse commune les mystères de notre nature? N’as-tu pas vu l’entassement des os les uns sur les autres, les crânes dépouillés de leurs chairs, dont les orbites vides lancent des regards effrayants et hideux? Tu as vu les rictus des bouches, les autres membres dispersés au hasard? Si tu as vu cela, tu t’es vu toi-même”.

GRÉGOIRE DE NYSSE

Pour la rédaction de cet ouvrage, l’auteur a bénéficié d’une bourse décernée par le Centre national du Livre.

© Éditions Allia, Paris, 2017.

JE ne détournerai pas les yeux. Je ne reculerai pas. Je ne chercherai pas à décamper. Je n'inventerai aucun subterfuge. Rien ne pourra me dispenser. Quoiqu'il m'en coûte, je serrerai les dents, les poings, je contracterai chaque muscle de mon corps, et je te regarderai en face sans ciller. Ce ne sera ni du courage ni de la fatalité. Il n'y aura pas un grain de témérité dans mon attitude. J'aurai peur bien sûr – qui n'aurait pas peur en face de toi ? – mais je tiendrai bon. Quoiqu'il en coûte. Je n'aurai pas vraiment le choix. On m'a tellement parlé de toi. On t'a tellement décrite sous des formes hideuses et terrifiantes que je tremblerai sans doute et redouterai l'instant de ta rencontre. Mon cœur lui-même battra plus vite, plus fort. Il est vraisemblable que j'aurai la gorge nouée, la boule au ventre comme avant un examen. Mais je serai prêt. Prêt. Comme jamais. Cela fait si longtemps que j'attends ce moment. Tout ce que j'ai vécu jusqu'ici devait m'y conduire. Comment pourrais-je dès lors m'enfuir à l'instant décisif ?

PREMIÈRE PARTIE

LE KLUB

JE n'aurais jamais cru que la morgue que je dirige depuis quinze ans puisse devenir un des derniers lieux à la mode. Il y a là quelque chose qui me stupéfait encore. J'avais parfois songé à la décorer de manière un petit peu plus gaie, mais j'étais loin de me douter qu'elle puisse attirer un jour tout ce que la ville compte de noceurs. Ce n'est pas à première vue un endroit approprié à la fête. Ses résidents ont mérité un repos qu'il serait inconvenant de troubler.

À l'exception des pots de départ, mon Institut, qu'on appelle dans notre jargon l'*Hôtel*, n'avait jamais connu les éclats de rires et les verres qui tintent. Mais ceux-ci se déroulaient dans le vestiaire, non au milieu des salles d'opération. On ouvrait une bouteille, grignotait quelques gâteaux secs. On évoquait des souvenirs communs. L'alcool aidant, certains laissaient tomber le rideau des convenances. Et se mettaient à raconter quelques anecdotes amusantes ou des histoires un peu lestes. Rien de bien méchant. Ça n'allait jamais beaucoup plus loin. La gravité du lieu réprimait toute volonté festive. À cette époque, la seule fantaisie que je m'étais permise était l'introduction d'un lapin nain. Je l'avais choisi sur catalogue. Il m'avait tout de suite plu. Sans jamais se lasser, il tournait toute la journée dans sa roue en acier qui diffusait un léger sifflement de brise. Il ne prêtait aucune attention à ce qui se passait autour de lui. Il donnait même l'impression de s'en désintéresser. Son monde ne dépassait pas les limites de sa cage. Les quelques éclaboussures de sang qui teintaient de temps en temps son pelage le laissaient tout à fait indifférent. La peste même de la décomposition ne paraissait pas le gêner. On aurait dit qu'il s'était *adapté*.

ÉTABLIR une origine n'est pas chose aisée. Pour ce qui me concerne, il ne m'est pas difficile d'identifier le moment précis où mes ennuis ont commencé. Cela remonte à il y a trois ans, lorsque Valère me fit une étrange proposition. J'avais fait sa connaissance dans un bar que je fréquente essentiellement en raison de sa situation idéale entre mon lieu de travail et mon domicile (*il s'y rend en moyenne trois fois par semaine*). On avait pris l'habitude d'y boire des verres le soir (*double whisky sans glace pour lui, vin blanc sec pour l'autre*), de discuter de choses et d'autres, d'échanger des impressions, comme on le fait dans ce genre d'endroit. Cela avait créé des liens. Nous étions peu à peu devenus camarades. Je ne lui avais pas dit quelle était ma profession (*alors que Valère l'a tout de suite affranchi à propos de la sienne*) et je ne crois pas non plus qu'il m'ait questionnée à ce sujet. Et puis, de fil en aiguille, après la phase préliminaire des petits refus, comme une femme qui rechigne à avouer une anomalie à son amant puis craque à la fin, j'avais lâché le morceau. Sa réaction ne fut pas de celles que j'avais redoutées. Je pensais naïvement que ce genre de type haut en couleur n'avait que mépris pour des lieux aussi peu spectaculaires que les morgues. Il n'en fut rien. Il fut dès le départ fasciné par mon métier. Il n'arrêtait pas de me poser des questions, de me demander des détails. En fait, il voulait tout savoir. Comment on accueillait les corps, quelles étaient les conditions dans lesquelles on les conservait, la nature des produits que l'on employait. Je devais parfois le calmer. Sinon c'était interminable. Cette ferveur n'était pas, me semble-t-il, le résultat d'une curiosité malsaine, mais un véritable intérêt.

Au fond, me disait-il, nos activités n'étaient pas si étrangères. Nous auscultions les corps et, avec ce savoir qui n'appartient qu'aux empiristes, nous en connaissions les limites. L'anatomie nous rapprochait.

La pornographie, comme la médecine légale, est une prospection technique de l'intimité.

Caché derrière mon verre, je l'écoutais amusé, sans accorder beaucoup de crédit à ses affirmations un peu ronflantes. J'avais l'habitude des beaux parleurs. Leurs discours me paraissaient toujours un peu suspects. Une pure démonstration d'amour-propre. En vérité, je ne faisais confiance qu'à mon scalpel qui, mieux que toutes les formules, révélait le véritable dessous des choses. Rien ne mentait face à la lame. Tout était forcé de divulguer son être réel.

ET puis un jour, sans qu'il m'en ait préalablement averti, je reçus une lettre de sa maison de production. Je crois que je ne pris même pas le temps de la lire jusqu'au bout tant j'en trouvai le contenu farfelu. Je la roulai en boule et la jetai à la poubelle.

Même si l'Institut médico-légal est un endroit plutôt calme et discret, il était hors de question que je le loue. Que mon *Hôtel* devienne le décor d'un film porno me semblait absolument impossible. La seule pensée que des gens puissent forniquer à côté de mes patients me dérangeait. Je trouvais ça *indécent*. Tout d'abord il aurait fallu que je demande en haut lieu des permissions qui me seraient à coup sûr refusées et me feraient passer pour un tordu, puis que je convainque mes collègues du

bien-fondé de cette location et enfin que je m'occupe de toute l'intendance, ce dont je n'avais ni l'envie ni le droit. Tout cela était donc *inenviageable*. Techniquement et moralement. Si, par le plus grand des hasards, je m'étais laissé entraîner dans cette histoire, j'aurais pu y perdre, au cas où elle aurait été divulguée – ce qui n'aurait pas manqué d'arriver un jour –, ma réputation et mon emploi. L'opinion publique est toujours avide de ce genre de révélations sordides. Elle s'en repaît comme d'une charogne. Voilà pourquoi je ne pris pas la peine de répondre à la proposition de Valère, et que je rejoignis la salle principale afin de procéder à l'autopsie d'un travesti retrouvé au petit matin dans une benne à ordures. Il portait encore ses faux cils, et un reste de mascara bordait son œil droit. Ses lèvres fines semblaient murmurer le nom de son meurtrier.

4

NETTOYER un mort nous en apprend beaucoup sur la société. À même la nudité des corps, on perçoit ses tendances, tout un éventail physique de faits gravés dans la chair. Il faut bien reconnaître que mourir est aussi un mode de vie. La confrontation quotidienne avec les morts nous permet de mieux comprendre comment les vivants agissent, travaillent, mangent. C'est très instructif.

Pendant quelques temps, je décidai de ne plus me rendre au bar (*on peut estimer la période à un mois environ*). Bien que cela m'en coûtât, je m'en tenais à cette règle. Je cherchai en fait à éviter toute rencontre avec Valère. Je n'avais aucune envie d'avoir avec lui une discussion que j'imaginai longue et pénible. En plus je n'étais pas très doué pour ça. Je n'avais jamais été à l'aise avec

l'échange verbal. À l'université, j'évitais déjà les groupes de paroles, les assemblées. Dès que l'on me proposait de participer à une discussion, je trouvais un prétexte pour fuir. Il faut dire que j'étais une personnalité plutôt timide et influençable. Et me rangeais à l'avis du plus fort. Je crois que, dans la situation qui nous occupe, j'avais surtout peur en l'occurrence que Valère ne réussisse à me convaincre. Je connaissais mes faiblesses et éprouvais indéniablement pour lui de la sympathie. C'était un homme élégant, cultivé, intelligent, aux antipodes de l'image que je m'étais faite d'un producteur de films pornographiques (*sans doute le type gras et intempérant avec des chemises à fleurs ouvertes sur le poitrail*). D'ailleurs, au début, lorsqu'il m'avait appris ce qu'il faisait dans la vie, je ne l'avais pas cru. J'avais dû le suivre sur un tournage pour m'assurer de sa situation réelle; il ne m'avait pas menti.

5

AU départ j'étais plutôt tenté par l'idée d'un octodon. Mais, dans les allées de l'animalerie, je n'étais plus trop sûr de moi (*il va de vitrine en vitrine, hésite*). Je me sentais bizarre face à tous ces rongeurs qui s'agitaient derrière leur vitre. C'était une impression indéfinissable mais néanmoins très forte. Leur façon de se déplacer, leurs petites dents qui remuent en cadence, la chaleur moite de leur corps, tout cela me mettait très mal à l'aise. Je n'arrivais pas à m'expliquer ce trouble, quoique j'en devinsse l'origine. Il y en avait un en particulier dont le comportement m'énervait. C'était un hamster roux qui n'arrêtait pas de gratter le sol de manière irritante.

Il se cambrait vers l'avant et agitait ses pattes. Ses griffes raclaient le sol en cadence. On aurait dit qu'il voulait creuser un terrier. Ce qui était absurde. Je n'avais qu'une envie : fondre sur lui et lui rompre la nuque d'un coup de dents. Sous les lumières du magasin, ma tête tournait, je chancelais presque (*ses mains se crispent, son pouls s'accélère*). Remarquant mon émotion, la vendeuse me prit par le bras et me conduisit vers les clapiers.

Des lapins nains !

Ce ne sont pas des rongeurs. Ils appartiennent à la famille des lièvres. Ils ont deux paires d'incisives qui n'arrêtent pas de pousser tout au long de leur vie, alors que les rongeurs n'en ont qu'une qui, une fois atteint l'âge adulte, ne croît plus. Ils sont en outre moins sauvages et plus câlins. Et ils adorent jouer, être caressés.

Mon rythme cardiaque se calma. J'étais quelque peu apaisé. Je regardai d'un œil attendri ces boules de poil grignoter, dormir, trotter et sauter. Un spectacle attendrissant. La vendeuse me détourna tout de suite du choix des lapins extra-nains dits *toys* qui étaient très fragiles et exigeaient des soins permanents. Elle me conseilla plutôt de chercher *le compagnon idéal de vie* parmi les sous-races bélier, angora ou Hermine de Lutterbach qui étaient toutes agréées par la fédération nationale de cuniculture. Sa recommandation paraissait pertinente. Néanmoins il était difficile pour moi de prendre une décision. J'avais l'embarras du choix. Je devais vérifier en un coup d'œil si l'animal était en bonne santé, propre et gentil, s'il ne me causerait pas trop de tracas. On peut être attiré spontanément par une apparence trompeuse : un animal gai et plein d'entrain, qui peut devenir agressif par la suite. Tout est possible dans ce domaine. Il faut donc rester vigilant, ne pas se précipiter. Un peu comme avec les êtres humains.

La vendeuse me conseilla de faire confiance à mon intuition. Selon elle, les sentiments ne trompent pas.

C'est la raison qui nous égare, jamais le cœur.

6

VALÈRE m'avait dit un jour, avec cette facilité d'expression qui n'appartient qu'aux esprits lumineux, qu'à son avis il existait un lien entre la médecine légale et la pornographie : une façon spéciale de triturer les corps, d'explorer de manière indiscrete leurs cavités. La distinction du vivant et du mort n'était pas ici capitale. Ce qui importait, c'était, affirmait-il, tout ce que l'on pouvait faire avec la chair.

Encore fallait-il accepter le corps tel qu'il était ! Ne pas lui adjoindre quelque chose d'autre, d'invisible et de spirituel. J'ai toujours éprouvé une certaine méfiance vis-à-vis de ceux qui, avec des affirmations graves et sentencieuses, prêtent à la matière une incomplétude. J'ai même du mal à supporter jour après jour leurs jérémiades. Cela fait plus de trente ans que j'ausculte les corps en tous sens, que je fore en eux, que je les retourne et les perce, et je n'ai jamais découvert quelque chose qui ressemblât à un principe vital. Il y a là de quoi confondre tous les métaphysiciens. À longueur de temps, j'ai beau découper, creuser, éviscérer, je n'épluche que d'interminables couches de phénomènes. Nulle part je ne rencontre de trou dans le visible. Et des masses de chair affaissée, je n'ai vu jamais éclore une flammèche s'élevant vers le ciel.

Sans doute le corps pornographique et le cadavre suscitent-ils une même la répugnance morale. Ils n'en sont pas moins attirants. Ce n'est pas uniquement leur

nudité qui les rapproche, mais leur abandon total. Ils sont disponibles. Livrés à la curiosité. On dirait que ces chairs exhibées ont banni d'elles tout invisible. Elles se donnent pour ce qu'elles sont, sans pudeur, sans formalisme, et cette franchise aussi inflexible que la lumière brute qui les scrute les honore. La naïveté d'un corps nu, mort ou vif, vous guérit de tout prêche. Tous ceux qui parlent de recul, d'ombre, de "pas en retrait hors du visible" me paraissent toujours suspects. Rien n'est obscène dans ce qui se livre à la manifestation. C'est au contraire l'incapacité de soutenir le regard qui me semble introduire un sentiment d'abjection.

Comme on pouvait s'y attendre, je cédai finalement à sa demande. Lorsque je le rencontrai par hasard dans la rue, il ne lui fallut pas plus de cinq minutes pour me persuader. Toujours mon manque de fermeté. J'assortis néanmoins mon accord – trop facilement extorqué – d'une exigence. La situation était scabreuse. Il fallait donc que tout cela se déroule de manière rapide et discrète. Que l'organisation fût parfaite. L'institut comportait quantité d'outils, de machines et de produits dangereux. C'était un véritable arsenal d'accidents potentiels. Sans compter l'éventuelle contamination des visiteurs par les corps en décomposition. Dans ce nid de bacilles tueurs, on se devait de prendre toutes les précautions. Sinon on courait à la catastrophe.

Valère m'apporta toutes les garanties nécessaires. Les yeux dans les yeux, il m'assura que personne ne toucherait à un instrument ou à un corps, et que, si je le souhaitais, je pourrais surveiller toutes les scènes et intervenir au moindre doute. Étrangement, alors même que tout aurait dû normalement me conduire à refuser en bloc, j'acceptai. Pourtant j'avais conscience des risques

insensés que je prenais. Du danger auquel je m'exposais. À cet égard, mes réticences n'étaient pas que morales. Elles relevaient aussi de l'éthique professionnelle de la santé. Il était ahurissant en effet de permettre à des profanes de s'amuser dans un lieu si toxique. Cela dérogeait à toutes les règles. Avec son charme habituel, Valère calma mes peurs. M'amadoua. Rassuré, je mis dans la confiance Arnaud et Antoine, mes plus proches collaborateurs.

7

AU bout de quelques semaines, mon lapin nain commença à donner d'étranges signes de dérangement. Il ne tournait plus aussi régulièrement dans sa roue, délaissait sa nourriture. Il lui arrivait même de rester prostré dans un coin pendant des heures. Lui qui d'ordinaire était si câlin me boudait. C'était ahurissant. Je n'arrivais plus à le caresser, à lui couper ses griffes. Pourtant je lui donnais des aliments de qualité et changeais sa litière tous les jours. Les abreuvoirs étincelaient d'une eau pure où nulle micro-algue n'apparaissait. Il avait même droit à des bains de sable toutes les semaines – ce qui était bon pour son poil. Il était choyé comme un prince. Mais cela n'avait pourtant aucune incidence sur son état. Il paraissait absent, déprimé. Son pelage avait perdu tous ses reflets soyeux. J'avais peur de le perdre. Je n'aurais su que faire de son petit corps encore chaud. Je n'en dis cependant rien à personne – surtout pas à Arnaud ou Antoine – car c'eût été reconnaître publiquement l'attachement un peu naïf que je lui portais. Je ne voulais pas que les membres de mon équipe croient que j'étais ainsi sujet à de telles émotions. J'avais une autorité à conserver.

Un matin, je le trouvai étendu dans sa cage. Son cœur battait faiblement. Ses yeux étaient injectés de sang. Je refusai de me laisser abattre. Je consultai des sites spécialisés, parcourus des forums, m'entretins avec d'autres propriétaires. Je parvins à la conclusion suivante : la solitude lui pesait. Il lui fallait un compagnon. Je retournai aussitôt à l'animalerie et achetai une femelle de la même espèce. Elle était aussi claire qu'il était sombre, aussi calme qu'il était excité, mais ils avaient tous deux les oreilles pendantes. Je me procurai également une cage plus vaste afin qu'ils ne se marchent pas tout le temps dessus. Je ne voulais pas que mon travail soit continuellement perturbé dans la zone technique par leurs chamailleries. Le mâle fut apparemment satisfait par l'arrivée de son invitée surprise. Au départ il fit son timide, puis, sortant de son coin, il lui tourna autour, lui renifla le derrière, urina devant elle, puis finit par s'engager comme un fou dans sa roue.

8

ON entaille légèrement la peau sous les aisselles, puis on encercle le poitrail d'une ligne rouge. 3 mm de profondeur. Cela suffit. La lame fend le beurre doux de la chair. C'est presque à la portée de tout le monde. Ensuite ça se pelle comme une mangue. On tire le derme vers l'arrière. Délicatement. Tout vient, se détache. On voit presque ses gants à travers, ses doigts qui remuent. Un étal de primeur se dévoile alors : des agrumes, des tubercules sur des lits de sang. C'est le moment d'attaquer la paroi thoracique au sécateur. On sectionne les côtes telles des branches mortes, et on retire l'ensemble comme le plastron d'une armure. Les scalpels tintent sur les plateaux d'inox. Ça résonne dans

la salle. Et puis, si on n'a pas besoin de faire un examen anapathologique trop approfondi, on peut commencer les prélèvements. D'abord le bloc cœur-poumons, le plus facile à extraire, une sorte de vieux couple rouge/beige. On descend ensuite lentement : pancréas, foie, rate. On manipule avec précaution la poche molle et humide de l'estomac. Elle giclé toujours un peu, fait sa récalcitrante. Soudain le scalpel heurte un os et dérape.

Toute autopsie est un enchevêtrement de routines et de surprises.

Des gestes mécaniques dansent avec le hasard.

On improvise dans le cadre prévu. Puis le gros morceau arrive. Pour la fin. Les longs boudins intestinaux. On dirait des chipolatas blanchies que l'on n'a pas encore eu le temps de calibrer. On les entortille comme du câble audio. Et les dépose dans des bacs en email. Si l'on est observateur, on prend alors plaisir à examiner les micro-téguments des reins qui rougeoient. De temps en temps, on jette un coup d'œil au visage. La mâchoire crispée ne laisse passer aucun son. Les cils ne remuent pas. On peut continuer. La voie est libre. Le client est d'accord. Peut-être devient-on légiste pour éprouver un tel sentiment de puissance ? Avoir le corps de l'autre à sa main. Régner sur des cadavres comme sur un peuple soumis. Les toucher, les percer, les évider sans qu'ils y trouvent à redire.

Lorsque c'est une *judiciaire*, on s'applique un peu plus. On fouine dans ce magasin à la recherche des congestions, des œdèmes, des anomalies. On chasse l'indice comme Dieu dans les entrailles. Les profanes ne comprennent pas cette excitation du voyage anatomique. Ils ne perçoivent pas le cœur qui s'emballer, la gorge qui se noue, lorsque débute le ballet sanguinolent des inspections où l'œil se rince. Ils n'admettent pas les flots de tendresse qui se

déversent là, la douceur des extractions. La dissection n'est qu'une autre façon de dire je t'aime. Mais, souvent, les signes se cachent, le flair s'estompe. Reste alors une solution : le cerveau. C'est comme une boîte à trésors. Il nous en apprend beaucoup : l'heure, le choc, le temps de décomposition. C'est le meilleur indic', une sorte d'espion du corps, de collaborateur muet mais terriblement explicite. J'apprécie le cerveau, c'est mon morceau préféré, le sot-l'y-laisse du légiste. J'adore ouvrir la calotte crânienne. Cela demande de la force et de la précision. Il faut scier bien droit à l'égoïne. Ensuite elle s'ôte comme un couvercle. On a beau être habitué, on est chaque fois ému. Un globe terrestre qui se divulgue, les deux hémisphères, l'isthme de l'encéphale. Sans perdre une seconde, on se repaît du spectacle de la chair crème et calleuse, des zones qui se dessinent, de la résille des sillons. On déplie les parois, on soulève les lobes. On lit les lésions comme sur une page blanche légèrement froissée. Parfois, alors qu'on triture de la pointe acérée le cortex, les lèvres du visage se mettent soudainement à bouger. Il ne s'agit pas d'un réflexe nerveux, ce sont les asticots qui poursuivent leur tâche.

Et puis il y a les *musts*, ceux qui exigent un traitement de faveur : brûlés, accidentés, décomposés. Tous les légistes vous le diront. Le pire, ce sont les noyés. Lorsqu'ils ont macéré des semaines au fond des lacs et des fleuves, parmi les pneus, les machines à laver. Des outres qui empestent la vase. Des corps boursoufflés qui menacent d'éclater, de se répandre en solutions limoneuses où, parfois, vivent des têtards. Des visages flous et méconnaissables aussi. Nettoyés de l'image de Dieu. Adam rendu à sa boue. Dès qu'on ouvre ces chairs grignotées par des poissons, on vidange des cataractes de merde verte. Ça s'écoule de partout, comme des sachets percés. Jusqu'aux chaussures.

À l'intérieur, les organes se sont avachis. Ce ne sont plus que des vessies de semoule blanche qui pataugent. Un plat oublié au frigidaire. On ne reconnaît plus rien. Le foie a perdu sa couleur bordeaux, trempe dans les viscères, et s'y mêle. C'est comme un corps mutant, un délire anatomique. Même avec des gants on n'ose y plonger les mains. On a peur d'être saisi soudainement par des algues et entraîné vers le fond. Aucun des effets spéciaux ne peut inventer ça : une espèce de pâte visqueuse où la vie microscopique grouille dans une puanteur indescriptible qui colle aux doigts comme de l'argile.

9

QUESTION tournage, je devais admettre que Valère ne m'avait pas trompé. Tout s'était déroulé comme il me l'avait annoncé. Les preneurs de son, les maquilleurs, les cameramen opéraient avec une dextérité impressionnante. Ils savaient exactement ce qu'ils devaient faire et le faisaient. L'environnement inédit dans lequel ils évoluaient ne semblait pas les perturber. Il aiguillait au contraire leur sens, conférait à chacun de leurs gestes une intensité que n'aurait pu susciter un lieu plus ordinaire. Les acteurs étaient également au diapason. Leurs visages étaient concentrés, leurs prises sûres. Chaque mouvement possédait la clarté des gestes mille fois répétés. Une vraie performance. Mais il y avait quelque chose de plus, une sorte de grâce au-delà des combinaisons, une énergie novice. Ils semblaient eux aussi subir l'influence stimulatrice de l'*Hôtel*. C'était comme si la proximité des cadavres renforçait étrangement leur rage de baiser. Ils s'activaient, salivaient d'extase, et leurs éructations paraissaient pour une fois tout à fait sincères.

Dans leur transe, tous respectaient cependant un cahier des charges scrupuleux. On aurait dit que les éjaculations faciales étaient elles-mêmes mesurées au millilitre près. Il était stupéfiant de voir cette combinaison parfaite d'ivresse et de calcul. Tel est sans doute le sens actuel de l'orgiaque : l'amalgame du délire et de la rationalité. Sous l'apparent désordre régnait la main de fer de l'efficacité. Valère, qui avait mis pour l'occasion une casquette de baseball, surveillait l'ensemble des opérations comme un chef militaire. Il ne laissait rien au hasard, et ses interventions, toujours courtes et précises, dirigeaient les acteurs d'une voix ferme. Il était dans son élément. Tous suivaient ses consignes avec respect. Tant il semblait exercer sur ses employés une douce emprise. Sa voix surtout possédait la ferveur des appels hypnotiques. En quelques heures, les scènes principales furent tournées.

Une fois le travail achevé, tout le monde déguerpit. Avec son sens aigu du perfectionnisme, Valère avait engagé une société de nettoyage qui liquida en moins d'une heure toutes les traces organiques laissées ici ou là. Sous les yeux d'Arnaud, ou d'Antoine, qui avait veillé jusqu'à la fin, hommes et femmes en gilet jaune astiquaient à fond les tables vitrifiées de la salle de dissection sans se poser de question. Après leur passage, tout luisait. Même les caissons réfrigérés, ternis par le temps, avaient retrouvé leur éclat argentin.

IO

LES morts perdent en mobilité ce qu'ils gagnent en photogénie. Stéphane jouait un rôle important à l'Institut. Ce n'était pas un employé comme les autres. C'est lui

qui, sous l'éclat des néons, photographiait les gens qui passaient entre nos mains. La loi nous obligeait en effet à prendre une photo de chaque cadavre. Il s'agissait là d'un élément nécessaire de la *certification*, cette passion technocratique du repérage : un code, une empreinte, une image.

Depuis plusieurs années, Stéphane avait constitué d'importantes archives de tous les visages morts de notre ville. Classés par dates d'entrée et de sortie, par sexe, âge, causes du décès, par taille et par poids, par durée du séjour. Tout un trombinoscope du néant. Il avait conçu une passerelle sur roulettes qui lui permettait, en dominant la macchabée, de lui tirer le portrait sans avoir à le déplacer. Couché sur le plateau central, les pieds stabilisés dans des cales, il pouvait ainsi cadrer comme il le souhaitait la tête raide et livide avant qu'elle ne se gâte définitivement.

Longtemps, trop sans doute, il avait tiré le portrait des enfants et des mariés, des animaux de compagnie. Avait disposé dans la vitrine les figures d'appel, les rires cocasses, les paysages attrayants. Fait le mariole derrière un trépied pour obtenir des groupes distraits l'expression voulue. Et puis sa femme était soudainement morte, un accident bête comme tout accident. Un vieux perdu dans ses pensées au volant de sa voiture qui grille une priorité et s'en tire sans une égratignure. Pendant plusieurs jours, écrasé par le chagrin, il n'avait pu se résoudre à quitter la morgue. Il errait dans les couloirs tête basse comme un chien dans les allées d'un cimetière. Il ne voulait pas partir, ne savait où aller. Il ne criait pas, ne pleurait pas, mais c'était tout comme. Il faisait pitié à voir. La constance et la profondeur de son chagrin éveillèrent en moi la compassion. Aussi lui proposai-je de